

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'auto-biographie avec fioritures

Jacques Folch-Ribas

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Folch-Ribas, J. (1981). L'auto-biographie avec fioritures. *Liberté*, 23(5), 105–107.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'auto-biographie avec fioritures

JACQUES FOLCH-RIBAS

Je me lève et je raconte.

Notez que nul ne me demandait rien.

Je pourrais raconter assis. Mais on sait ce qu'il en est : la position assise est toujours un peu basse par rapport aux autres. Il vaut mieux que je surplombe. Je vois des crânes que le cheveu déjà déserte ; des tignasses douteuses ; et pour les femmes — il convient qu'il y en ait deux ou trois — je les préfère vues d'un peu haut, elles sont plus jolies.

Surtout, des yeux se lèvent pour me regarder. C'est ainsi que je me sens à l'aise. Dans cette posture qui placera ma voix en étage, légèrement, et la fera planer. Ô bonheur des grandes tailles.

Je parle de moi. De quoi d'autre, vraiment ! Je dis ce que je connais, et ce qui m'intéresse, n'est-ce pas bien ? Mais je ne dis jamais ce que j'ai fait, ou si peu, seulement pour évoquer (car souvent il y a quelques ignorants). Non, je n'insiste pas trop, tout cela devrait être connu, c'est pour mémoire. D'ailleurs, ce que j'ai déjà fait c'est peu. Très peu. On pourrait comparer avec d'autres, bourreaux de travail, bourrés de talent, nantis de génie. On verrait alors mon peu à moi, et que j'ai raison de ne point insister.

Ce que je conte, plutôt, c'est la suite. C'est l'après. Le doux et tendre ressac de mes vagues éparses. La fumée de mon feu.

Je dis combien l'on m'aime, et qui. Ce sont des gens de qualité, leurs noms sont connus, ils font planer au salon le parfum du respect, teinté d'hébétude. Je dis qu'on m'a loué, avec des détails. Je prends à ce propos un air étonné, presque agacé. On dirait à me voir que je trouve cela exagéré, que je n'en veux pas du succès que je narre. Qu'on eut sans doute pour moi de coupables indulgences. Mais enfin : *le fait est là* (voilà mon mot) : on me loue en quelques endroits. Le fait est là.

J'arrête un instant ; court. C'est le temps nécessaire pour que ces choses fassent un chemin, qu'un œil s'allume, qu'une ex-

clamation éclate. Que peut-être aussi le silence atterré des sceptiques qui sont là et que je connais bien me prouve leur minable désarroi — hélas, passager, mais baste ; je reprends.

Ainsi donc, on pense du bien de moi. Comment faut-il contempler cela ?

S'il est vrai que j'attendis tant d'années avant de plaire, n'en suis-je pas que plus méritant ? Il me semble. Je fais remarquer en riant que certains, qui me louent aujourd'hui, semblent avoir évolué. Et ceux-là, je les moque un peu, pour faire rire. Je conte deux anecdotes de leur pauvreté de jugement — ancienne, puisque maintenant ils y viennent, ils y sont. Réduits enfin à reconnaître qu'ils n'avaient pas vu, ou qu'ils s'étaient trompés.

Ces anecdotes-là ont toujours un certain succès. La contemplation des erreurs des autres vaut souvent celle des bonheurs célestes. Quand il est prouvé qu'ils ont dû les ravalier, c'est l'extase. Non ?

Mais il ne faut pas prolonger. On lasserait. J'en connais qui insistent, qui labourent à ce moment-là. Pas moi. Mon second silence, court, c'est pour laisser la lévitation retomber.

En contre-bas, aux niveaux méprisables, sont en train de me naître quelques comparses. Je le sens à certains hochements de tête ; à un signe des yeux ; à une exclamation complice. Qu'on n'aille pas croire ici que je suis dupe, je vomirais la flagornerie, si ce n'est que j'ai le dessein de l'utiliser quelques instants. Comme une fleur éphémère qu'on va porter un soir, et jeter au matin. Pourquoi pas, me dis-je. On vole au secours du succès ? J'aurais mauvaise grâce.

J'entame donc ce qu'on nomme le *dialogue*. Je laisse un peu dissenter sur mon cas, rectifiant parfois d'un léger coup de barre les écarts inévitables des disciples, qui trahissent souvent et pèsent toujours.

J'aime ce moment aussi. Certes, il est moins pur que les précédents, mais c'est une sorte de concession faite au groupe. Bien que l'artiste soit toujours seul, son art a besoin de commentaire, qui lui donne une approbation par sa seule présence. Bonheur du public que l'on a. Douteux, mais indispensable.

Voyez-vous, je conçois ainsi la conversation. Foin d'échanges et de palabres, sports de tribus anciennes ! Que sont-ce, sinon pertes de temps, périodes molles et visqueuses où ne se produit rien d'intéressant puisque les idées sont faites sur tout, et en

tous, et ne changeront point d'un iota par la grâce du jeu de la parole ?

Il me semble que la parole fut inventée un jour par celui qui voulait dire, non pas se transformer. L'homme des cavernes froides s'aperçut que les mots blessaient comme une autre de ces armes qu'il inventait chaque jour. Il se frappa la poitrine — c'est ainsi qu'il me plaît de l'imaginer — et cria qu'il était là, et le plus fort. Depuis ce temps, certains ont prétendu qu'ils parleraient d'autre chose. Moi pas. C'étaient des naïfs, très subtils et très dissimulés. Cela ne donna rien : quelques siècles misérables d'humanisme où déjà grouillaient les vers du retour à la santé. La mienne, de santé, est forte. Je suis revenu à l'homo sapiens, j'ai quelque avance sur mon temps. Je vois, je sais, je suis édifié. Donnez-moi la parole comme ce soir, et vous entendrez.

Après, je me tais. À partir d'ici, la soirée ne m'intéresse plus.

(À suivre)